

Jean-Marie Rossi

L'œil de l'esthète

La maison de Jean-Marie Rossi est agrémentée d'un grand jardin d'hiver où les plantes ont peu à peu cédé la place aux œuvres d'art et aux objets décoratifs, toutes époques confondues. Exemple ici avec une table basse de Philippe Hiquily, une sculpture d'Étienne-Martin et un étonnant fauteuil chinois du XVIII^e siècle.

On connaît ses meubles extraordinaires, uniques, de qualité muséale. L'antiquaire parisien règne depuis plus de cinquante ans sur le marché de l'art. Mais on ignorait que son jardin secret était aussi peuplé de tableaux et de sculptures modernes. L'amoureux du XVIII^e siècle nous explique comment est née cette collection d'œuvres d'art du XX^e.

Texte et photos : Eric Jansen



LA MAISON de Jean-Marie Rossi se trouve dans les environs de Paris. Cachée sous les frondaisons, elle invite à la détente et on imagine très bien les week-ends pleins de gaieté qu'elle doit abriter. L'antiquaire est célèbre pour son humour, sa joie de vivre, son goût de l'amitié. D'ailleurs, dès qu'on évoque avec lui sa collection d'œuvres d'art, l'amitié est sans cesse présente.

L'Eventail – Racontez-nous tout d'abord comment vous êtes devenu antiquaire.

Jean-Marie Rossi – J'ai commencé en janvier 1956, j'avais vingt-cinq ans et deux mois. Après avoir fait mon droit et mon service militaire, je suis allé frapper à la porte de l'antiquaire André Hamel de la maison Ramsay. Je l'avais vu meubler l'appartement de mes parents et ça m'avait plu. Il n'avait pas de place pour moi, mais il m'a envoyé chez Maurice Aveline et deux jours plus tard, nous étions associés. Et je ne savais rien de ce métier !

– Pourquoi vous avait-il engagé alors ?

– Parce qu'il pensait que j'avais des parents riches ! (rires) En fait, j'avais convaincu mon père de lui racheter une partie de son stock.

– Il n'était donc pas tout à fait pauvre...

– Mon père avait un peu d'argent, c'est tout.



Le salon et la bibliothèque sont décorés de boiseries dans le goût *xix^e*. Les murs sont couverts de tableaux de Jean Fautrier que Jean-Marie Rossi a connu à la fin de sa vie.



Le maître de maison aime l'éclectisme comme le prouve cet audacieux mélange : sur une superbe table de Carlo Bugatti, une œuvre très réaliste de John de Andrea et derrière, au mur, une toile de Keith Haring. À côté de la porte, une sculpture d'Arman et le fameux pouce de César. Devant, un fauteuil de Carlo Bugatti.



Il avait une usine de roulements à rouleaux coniques, à Levallois-Perret. Milanais, il était arrivé à Paris à dix-neuf ans. Il avait commencé comme ouvrier spécialisé tourneur, puis de fil en aiguille il a pu créer son usine. Il a réussi et il s'est installé avenue Émile Acolas, sur le Champ de Mars.

– Chez Maurice Aveline, avez-vous vu défiler les grands collectionneurs de l'époque ?

– Absolument. J'ai réalisé ma première affaire avec Antenor Patino : c'était un meuble qui est maintenant au Getty, une enfilade de 5 mètres de long de BVRB, payé 260 livres à Londres, je l'ai vendu 17 millions ! Ça m'a donné le goût de ce métier ! J'avais inventé le prix, mais le meuble était extraordinaire.

– Ils n'avaient pas vraiment l'œil à Londres...

– J'ai passé ma vie à Londres, à acheter. Dans une vente, on trouvait des commodes Boulle, qui coûtaient entre 70 et 100 livres, on repartait avec dix lustres russes à 100 livres qu'on vendait 10.000 francs à Paris, on remplissait deux wagons ! C'était fou.

– Qui étaient les autres grands clients qui venaient dans votre galerie ?

– Il y avait Arturo Lopez, René Grog, Bartolomé et Juan March, Jean Paul Getty, Hubert de Givenchy, les Agnelli – Gianni mais c'est surtout son frère Umberto qui achetait... C'étaient des amateurs qui n'avaient pas besoin de décorateurs, ils savaient apprécier, ils discutaient simplement le prix.

– Il n'est alors pas encore question de peintures modernes.

– Si, après 19 heures, je n'étais plus antiquaire. Je sortais avec une petite bande, dans laquelle on trouvait César, Arman, Yves Klein, Mimmo Rotella, Pierre Restany. J'étais d'ailleurs là, en mars 1960, lors de la performance où Yves Klein traîne des femmes nues dans la peinture, tandis que des violonistes jouent la même note pendant vingt minutes. Je me souviens avoir acheté une grande "empreinte" pour 3.800 francs que j'ai ensuite revendue à Gunther Sachs. La même a fait 3,7 millions à New York il y a deux ans...

– On comprend pourquoi votre maison est remplie d'œuvres de César et d'Arman. Étiez-vous aussi ami avec Étienne Martin dont vous avez trois sculptures ?

– Oui, j'allais le voir dans son atelier, je lui racontais des histoires et je le faisais rire. C'était un mélange entre Rodin et César, en moins mondain.

– L'autre artiste très présent chez vous est Jean Fautrier. Pourquoi ?

– J'avais une vraie passion pour son travail. Entre vingt-cinq et trente ans, j'en ai acheté beaucoup. Il était défendu par Jean Larcade, notre maître à penser à tous, puis par le galeriste Michel Couturier avec lequel j'avais passé un contrat pour vendre ses toiles. Hélas, Fautrier est mort un an après, en 1964.

– Cela ne vous a pas donné envie d'ouvrir une galerie de tableaux ?

– J'ai hésité, mais je n'aurais pas pu. J'aurais vendu les bons et gardé les navets. Il vaut mieux vendre des guéridons de Weisweiler et acheter de l'art, plutôt que le contraire.



Éclectisme toujours... Dans la chambre, derrière le bureau sur lequel trône une lampe de César, on distingue *Le Petit chaperon rouge* peint par Gustave Doré. La salle de bains a été entièrement tapissée par Arman. Enfin, dans un coin du salon, on tombe sur un Fontana.



– Vous avez réussi à garder deux très jolis Fontana...
 – Je les ai gardés, parce qu'à l'époque, cela ne se vendait pas!

– En revanche, vous avez dû vendre votre beau Lichtenstein...

– Oui, mais avec cette rentrée d'argent, je me suis offert ces 800 m² où j'ai emménagé en 1999 et au prix du mètre carré, je ne crois pas avoir fait une mauvaise affaire. J'avais acheté cette toile de Lichtenstein chez mon amie Ileana Sonnabend quand elle avait une galerie à Paris. C'était une femme remarquable qui a beaucoup compté pour moi.

– Et à présent, dans votre galerie, vous vous permettez de mélanger toiles modernes et commandes XVIII^e. Le compromis parfait, en somme.
 – L'art contemporain m'a permis d'avoir un œil novateur dans le choix de mes meubles. Éviter les suiveurs, les petits maîtres, que ce soit en art comme dans le mobilier, c'est pareil ! J'ai toujours privilégié les meubles qui anticipaient leur époque.



GALERIE AVELINE – JEAN-MARIE ROSSI
 94 rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris 8^e
 Tél. 00 33 1 42 66 60 29
 www.aveline.com
 À voir jusqu'au 16 octobre
 l'exposition *L'Exotisme dans l'art européen*

ROSE & VAN GELUWE

VOUS HABILLER, NOTRE PASSION DEPUIS 3 GÉNÉRATIONS



VAN LAACK



VAN LAACK



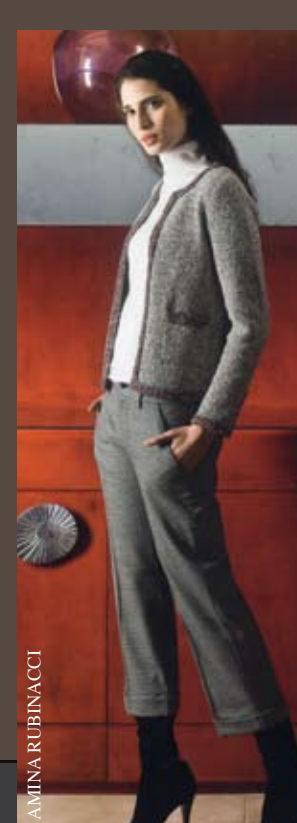
PESERICO



SCHNEIDERS



AMINA RUBINACCI



AMINA RUBINACCI



MIRABELL



MIRABELL



VAN LAACK

Avenue de Tervuren 2 - 1040 Bruxelles - Parking privé - Tél.: 02.735.78.00 - Fax: 02.734 .59. 95 - www.roseetvangeluwe.be
 email: vangeluwe@skynet.be - Heures d'ouverture : du mardi au vendredi de 9h30 à 18h30 et le samedi de 9h30 à 17h30.